

Réalisme métaphysique et constructionnalisme putnamiens

PIERRE-YVES ROCHEFORT, *Hilary Putnam et la question du réalisme*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2022, 152 pages

Frédéric Morneau-Guérin

Volume 17, numéro 1, automne 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/100584ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Morneau-Guérin, F. (2022). Compte rendu de [Réalisme métaphysique et constructionnalisme putnamiens / PIERRE-YVES ROCHEFORT, *Hilary Putnam et la question du réalisme*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2022, 152 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 17(1), 22–23.

Réalisme métaphysique et constructionnalisme putnamiens

Frédéric Morneau-Guérin, chef de pupitre, sciences

PIERRE-YVES ROCHEFORT

HILARY PUTNAM ET LA QUESTION DU RÉALISME

Québec, Presses de l'Université Laval, 2022, 152 pages

Si'il existe une multitude de positions philosophiques sur la nature du monde et de la connaissance, deux grandes postures épistémologiques se démarquent par l'attrait intellectuel qu'elles exercent, à tort ou à raison, sur nous.

La première, qu'on désigne sous le vocable de réalisme métaphysique, repose sur les convictions suivantes: (i) les entités constitutives du monde extérieur, avec les propriétés dont elles jouissent, les structures qu'elles forment et les relations qu'elles entretiennent entre elles, existent réellement, et ce, indépendamment de nos perceptions, de nos représentations et de nos schèmes conceptuels; (ii) il n'y a qu'une seule et unique description vraie et complète de comment est fait le monde; et (iii) la vérité implique une sorte de relation de correspondance biunivoque entre les termes du langage et les parties de la réalité.

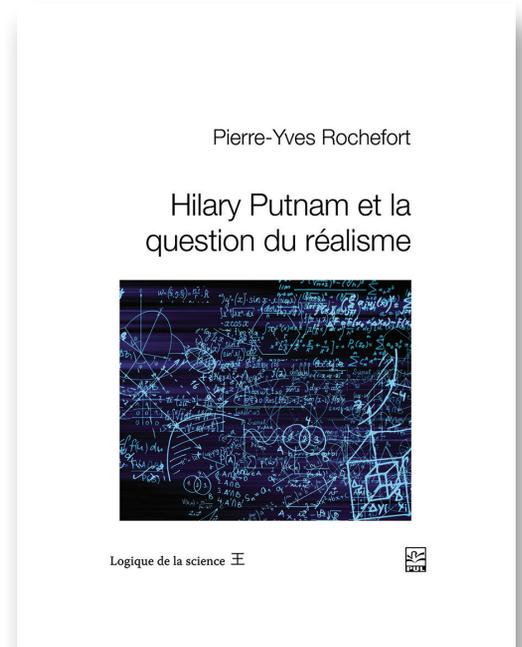
La seconde grande posture épistémologique – qu'il convient d'appeler, à la suite du philosophe américain Nelson Goodman, constructionnalisme – est à bien des égards le pendant antithétique au réalisme métaphysique. Suivant cette conception, il n'y aurait d'autre réalité pensable que celle-là même que construit l'esprit humain en pensant. Le verbe construire n'est certes pas destiné à être pris dans son acception littérale; les adhérents au constructionnalisme reconnaissent que nous ne construisons pas le monde de la même façon qu'un maçon construit un mur de brique. Nous le construisons, soutiennent-ils, en élaborant des schèmes conceptuels pour décrire la réalité et en rangeant par le biais de décisions conventionnelles différents objets, différents phénomènes et différentes manifestations sous certaines catégories.

Laissons un instant de côté ces postures épistémologiques afin de dire un mot au sujet du philosophe américain Hilary Putnam (1926-2016). Ce dernier fut l'un des plus influents philosophes de la seconde moitié du XX^e siècle. Figure de proue du mouvement réaliste en philoso-

phie des sciences, il apporta d'importantes contributions à l'épistémologie générale, à la philosophie du langage ainsi qu'à la philosophie des mathématiques. Né à Chicago au sein d'une famille de confession juive, Putnam eut un parcours académique éclatant au cours duquel il fréquenta l'université de Pennsylvanie (1944-1947), l'université Harvard (1948-1949) et l'université de Californie à Los Angeles (1949-1951) et en parallèle duquel il se forma de manière autodidacte aux mathématiques. S'ensuivit un parcours professionnel non moins brillant qui le vit successivement occuper un poste de professeur au Département de philosophie et de mathématique de l'Université de Princeton (1953-1961), contribuer à fonder le Département de philosophie du Massachusetts Institute of Technology (1961-1965) et occuper pendant 35 ans un poste de professeur de logique mathématique à l'Université Harvard (1965-2000).

Pierre-Yves Rochefort, parvient à illustrer de façon fort convaincante la fécondité de son interprétation du réalisme putnamien en jetant un nouvel éclairage sur quelques-unes des thèses clés de Putnam en philosophie des sciences et des mathématiques.

Dans *Hilary Putnam et la question du réalisme*, un important essai s'adressant principalement aux spécialistes de l'épistémologie générale et de la philosophie des mathématiques (sans pour autant être inaccessible à ceux et celles abordant la philosophie en dilettante et souhaitant se familiariser avec les idées de l'une des figures centrales de la philosophie de la seconde moitié du XX^e siècle), le philosophe Pierre-Yves Rochefort conteste l'interprétation reçue de l'itinéraire philosophique de Hilary Putnam sur la période allant de 1960 à la fin de sa vie. De l'avis de l'enseignant de philosophie au Cégep de l'Outaouais, cette interprétation «orthodoxe» reposerait sur une confusion qui consiste à penser que la trajectoire philosophique de Putnam a connu deux bifurcations nettes sur la question du réalisme. Suivant cette interprétation, Putnam aurait été un fervent défenseur du réalisme métaphysique de 1960 jusqu'à sa célèbre allocution présidentielle devant l'association américaine de philosophie en décembre 1976. À par-



tir de ce moment et jusqu'au début des années 1990, il aurait été un pourfendeur du réalisme métaphysique. Il aurait ensuite souscrit pour de bon à une forme de réalisme dit de sens commun. S'il reconnaît qu'il y a bien eu certains revirements dans la pensée de Putnam au fil des décennies, Rochefort est d'avis que ceux-ci «étaient mineurs et ne remettaient aucunement en question les idées phares de son réalisme» (p. 78). Le philosophe québécois estime que si l'on s'efforce de faire une lecture honnête de l'œuvre de Putnam (c'est-à-dire si l'on se retient de télescoper sur elle ses propres préjugés, sa propre idéologie) alors on discernera une bien plus grande continuité que ce qu'ont bien voulu y voir jusqu'ici ses principaux commentateurs ou ses principaux critiques.

Le réalisme putnamien, nous fait voir l'essayiste, repose sur un certain nombre de thèses que l'on pourrait résumer (sans doute bien imparfaitement) ainsi:

(1) la totalité de ce qu'il est convenu d'appeler la toile de nos croyances se déploie de manière holistique et le contact avec l'expérience ne se fait qu'à la périphérie. Si un conflit avec l'expérience survient, des réajustements s'opèrent au sein de notre savoir. En raison des liens logiques ou sémantiques unissant les éléments de nos schèmes conceptuels, la réévaluation de certains énoncés se propage à l'intérieur de la toile en entraînant la réévaluation de certains autres énoncés. La toile de nos croyances demeurant toujours sous-déterminées par l'expérience, aucun élément particulier situé à l'intérieur n'est spécifiquement lié à une expérience en particulier se trouvant à la frontière, si ce n'est à travers des considérations d'équilibre concernant la totalité de la toile. Cela signifie que l'on dispose d'une liberté considérable pour choisir les énoncés que l'on désire rééva-

Hilary Putnam

suite de la page 22



luer lorsque survient une expérience contraire; (2) il existe une réalité possédant une structure intrinsèque et cette réalité est indépendante de toute représentation; (3) la réalité ne nous est véritablement accessible qu'à travers, et dans les limites, de nos représentations et du langage pour les exprimer; (4) nous construisons nos représentations en nous fondant sur des observations empiriques. Toutefois, le schème représentationnel à partir duquel nous abordons l'expérience a des répercussions sur l'interprétation que nous faisons des données de nos sens. Il s'ensuit donc que l'observation empirique ne peut jamais suffire à elle seule à déterminer la vérité d'une hypothèse, quelle qu'elle soit; et (5) lorsque nous avons à décider parmi une diversité d'interprétations concurrentes, nous devons habituellement avoir recours à des critères d'acceptabilité rationnelle relativement indépendants de l'expérience comme la cohérence avec les autres croyances au sein de la toile de nos croyances, la simplicité, voire un certain conservatisme.

À la lumière de ce qui précède, il apparaît clairement que certaines des principales thèses sur lesquelles repose le réalisme putnamien sont inconciliables avec l'un des principes essentiels du réalisme métaphysique qui veut que le langage constitue une description littérale de la réalité. Il s'en est cependant trouvé pour avancer que ce n'est pas simplement l'existence d'une unique relation de correspondance biunivoque entre le langage et la réalité que Putnam rejetait, mais plutôt l'existence d'une réalité indépendante de la manière dont nous nous la représentons. Pour le dire autrement, certains ont voulu voir en Putnam un chantre du constructivisme des faits. Or, soutient Pierre-Yves Rochefort, une telle interprétation est abusive, car elle ne rend pas justice aux idées exprimées et à la pensée développées par Putnam dans ses écrits. Pour ce dernier, dire que nous avons recours à des schèmes conceptuels pour nous représenter le monde ne revient pas à dire que nous inventons un monde. Il soutient au contraire que nos représentations, loin de se résumer à de simples constructions de l'esprit, sont échafaudées en interaction avec notre environnement. Les «objets» de la réalité sont le produit de la composante objective de l'expérience sur laquelle nous ne légiférons pas, mais, l'expérience étant toujours imprégnée de théorie, ils sont aussi d'une certaine façon le fruit de nos inventions conceptuelles (avec leurs frontières en partie conventionnelles). On peut donc dire, en dernière analyse, que ce que Putnam reproche au réalisme métaphysique n'est ni son adhérence au dogme de l'existence d'une réalité indépendante de nos représentations ni la croyance voulant que nous puissions nous en faire une représentation. Ce qu'il rejette, c'est plutôt son insistance à se figurer la réalité comme un monde tout fait dont il serait possible de se faire une idée de la constitution préalablement à l'application d'un schème conceptuel.

Si l'objectif premier de cet ouvrage, nous l'avons dit, est dans un premier temps d'exposer les lacunes de l'interprétation reçue de l'itinéraire philosophique de Hilary Putnam et dans un deuxième temps de proposer une interprétation unificatrice de cet itinéraire philosophique, Pierre-Yves Rochefort, parvient à illustrer de façon fort convaincante la fécondité de son interprétation du réalisme putnamien en jetant un nouvel éclairage sur quelques-unes des thèses clés de Putnam en philosophie des sciences et des mathématiques.

On ne saurait entièrement rendre justice à la richesse et à la subtilité des idées présentées et des arguments développés par l'auteur dans une si courte recension. Nous tâcherons toutefois d'en donner un avant-goût en brossant un portrait sommaire de certains des thèmes abordés dans ce que nous considérons être un chapitre d'une exceptionnelle qualité.

Rochefort fait valoir que, en philosophie des mathématiques, Putnam a toujours défendu «une forme de réalisme sans platonisme qui conçoit l'objectivité mathématique comme émergente de son implication au sein de la toile de nos croyances» (p. 128).

Selon Putnam, les énoncés fondamentaux de la logique et des mathématiques occupent une place plus considérablement centrale au sein de la toile de nos croyances que les énoncés des sciences empiriques qui, eux, se situent plus près de la périphérie. En raison de cette place si centrale, certains énoncés de la logique et des mathématiques (pensons au principe du tiers exclu ou encore aux théorèmes de l'arithmétique de Peano) sont employés «comme auxiliaires pour établir des prédictions dans un très grand nombre d'expériences sans être eux-mêmes mis en question par les résultats de ces expériences» (p. 108). Cela fait en sorte que leur remise en question nécessite la remise en question de si larges pans de notre savoir que cela suscite chez nous l'impression qu'il n'existe pas de véritables alternatives et qu'ils sont donc des vérités immuables. Or, pour Putnam, il ne fait aucun doute que de tels énoncés, qu'il qualifie de «principes structuraux», demeurent en définitive corrigibles.

Pour Putnam, si les mathématiques ne trouvaient pas toutes sortes d'applications en dehors des mathématiques (et plus particulièrement en physique où force est d'admettre que nous sommes dans l'incapacité de faire l'économie du langage mathématique dans la formulation de nos meilleures théories), il n'y aurait guère de raison de les regarder

autrement que comme un simple jeu se jouant sur du papier avec des taches d'encre dénuées de sens. La question de la «vérité» d'un théorème mathématique serait alors aussi dépourvue de sens que peut l'être celle de la «vérité» de tel ou tel enchaînement de coups au cours d'une partie d'échecs. Pour le dire autrement, non seulement l'indéniable applicabilité des mathématiques suffit pour justifier que nous les traitons comme un domaine de discours objectif, mais elle est même garante de leur vérité (approximative).

Estimant que le savoir se déploie de manière holistique, Putnam ne considérerait pas que seuls les énoncés qui trouvent une application méritent d'être considérés comme objectifs. Au contraire, c'est selon lui en tant que corps constitué que les mathématiques sont mises à l'épreuve, car la signification d'un énoncé mathématique considéré individuellement est déterminée par les relations qu'il entretient avec les autres énoncés de la théorie dans laquelle il s'inscrit. Par voie de conséquence, la signification des énoncés de mathématiques appliquées est déterminée par des théories dont la signification est à son tour déterminée par leur appartenance à l'ensemble des mathématiques. Il en résulte donc que c'est l'objectivité de l'ensemble de l'édifice des mathématiques qui est étayée par l'applicabilité de n'importe quel pan des mathématiques.

Tout compte fait, le philosophe ou le mathématicien professionnel ou amateur qui n'est pas du genre à se laisser rebuter par une lecture exigeante trouvera dans l'essai *Hilary Putnam et la question du réalisme* une proposition fort intéressante, convenablement documentée et soutenue par un argumentaire bien mené. ❖

On peut donc dire, en dernière analyse, que ce que Putnam reproche au réalisme métaphysique n'est ni son adhérence au dogme de l'existence d'une réalité indépendante de nos représentations ni la croyance voulant que nous puissions nous en faire une représentation. Ce qu'il rejette, c'est plutôt son insistance à se figurer la réalité comme un monde tout fait dont il serait possible de se faire une idée de la constitution préalablement à l'application d'un schème conceptuel.